

—Je ne suis pas en retard, n'est-ce pas ? dit José en serrant la main du comte de Montgarin.

—On ne peut être plus exact ; neuf heures sonnent.

—Pour moi, mon cher comte, l'exactitude est une loi.

Le domestique avait disparu. José ferma lui-même la porte du salon.

—J'ai pensé que vous voudriez bien accepter mon modeste déjeuner, dit le jeune homme, et j'ai donné des ordres en conséquence.

—Mon cher Ludovic, je ne demande qu'à vous être agréable ; j'accepte donc votre invitation. Votre situation ne me paraît pas aussi difficile, aussi désespérée que vous me le disiez hier, puisque vous avez pu garder vos domestiques.

—Deux seulement, le mari et la femme : ce sont d'anciens serviteurs de mon père, qui m'ont vu naître et grandir. Leur affection et leur dévouement sont à toute épreuve. Quand, il y a deux mois, j'ai congédié mes autres domestiques, je leur ai dit que j'étais forcé de me séparer d'eux. Alors ils m'ont déclaré qu'ils ne me quitteraient jamais et qu'ils voulaient rester près de moi quand même pour me servir. Dans cette circonstance, aucun calcul d'intérêt n'a dirigé la conduite de ces braves gens. En effet, non seulement ils ne touchent pas leurs gages, mais depuis quelque temps ce sont eux qui se chargent des dépenses de la maison, en prenant sur l'argent qu'ils ont économisé pendant plus de quarante années de service.

—C'est vraiment de l'affection et du dévouement.

—Et voilà où j'en suis, de Rogas, c'est horrible !

—Horrible, non, c'est seulement pénible : mais j'espère que bientôt, nous mettrons ordre à cela. Vous étiez encore très agité, ce matin, à deux heures, quand nous nous sommes séparés ; je vous retrouve plus tranquille, nous allons pouvoir causer sérieusement. Vous êtes ruiné, vous me l'avez dit hier soir, mais je le savais déjà. Je connais aussi bien que vous les embarras de votre situation : ils sont tels que vous avez songé au suicide pour en sortir.

Vous n'avez pas à me raconter votre histoire, je la connais ; c'est l'histoire de la plupart des jeunes gens qui, maîtres d'une grande fortune, ont été trop tôt livrés à eux-mêmes.

Le comte de Montgarin, votre père, possédait deux maisons à Dijon, le château et le beau domaine de Ronquille, également dans la Côte-d'Or ; puis par apport de votre mère, deux maisons à Auxerre, une troisième à Joigny et plusieurs autres très belles propriétés dans l'Auxerrois.

Vous n'aviez pas encore dix ans lorsque vous avez perdu votre mère. La vive tendresse que votre père avait pour vous l'empêcha de se remarier. M. de Montgarin était un excellent homme, qui n'a jamais eu le courage de vous imposer sa volonté.

Il est mort que vous aviez à peine dix-huit ans, vous laissant une fortune de plus de deux millions.

Un parent de votre père devint votre tuteur. Ce cousin qui n'existe plus aujourd'hui, habitait à Paris, il vous fit venir près de lui ; mais, s'il s'occupa de vos intérêts financiers en mandataire intègre, il n'en fut pas ainsi de votre personne. Il vous laissa une liberté entière et ne prit point la peine de vous donner les conseils que réclamaient votre jeunesse et votre inexpérience. Vous eûtes votre cour et vos favoris comme un prince. Vous devez savoir aujourd'hui ce que valent ces gens-là. A votre majorité, vous devintes le maître absolu de votre fortune.

Pour mener votre genre de vie, vos revenus devinrent insuffisants ; il vous fallut recourir souvent à des emprunts onéreux.

Successivement, il y a eu prise d'hypothèques sur toutes vos propriétés de Bourgogne et aussi sur cet hôtel. De sorte que, ne trouvant plus à emprunter, il vous est impossible de vendre seulement une de vos vignes de la Côte-d'Or. Ce n'est pas tout : comme vous ne pouvez payer les intérêts des sommes que vous devez, vos créanciers vous menacent et vous êtes sous le coup d'une saisie prochaine. Voilà la catastrophe finale, et contre cela, seul, vous ne pouvez rien.

—Rien, répéta Ludovic d'une voix sourde.

—En regardant autour de vous, vous n'apercevez aucune lueur de délivrance ?

—Aucune. Je ne vois que la mort !

—Je ne connais pas exactement le chiffre de vos dettes ; mais j'ai le droit de supposer que si le château de Ronquille, votre hôtel et vos autres propriétés sont vendus par autorité de justice, il y aura à peine de quoi satisfaire vos créanciers. De sorte que si chose possible arrivait, vous vous trouveriez du jour au lendemain sans asile et dans la plus effroyable misère.

Une lueur livide passa dans le regard du jeune homme.

—Je ne verrai pas cela, dit-il, d'une voix creuse.

—Toujours votre idée de suicide, répliqua vivement le Portugais. Est-ce qu'un homme se laisse terrasser et broyer ainsi ? Allons, morbleu ! il s'agit de tenir tête à l'orage !

—N'ai-je pas lutté autant que je l'ai pu ? Maintenant que je suis au bord de l'abîme, que voulez-vous que je fasse ?

—Si vous avez confiance en moi, si vous me laissez vous diriger,

nous braverons toutes les menaces et nous viendrons à bout de toutes les difficultés qui vous paraissent insurmontables.

—Ainsi, c'est sérieux, vous voulez...

—Vous sauver ! je vous l'ai dit.

—Alors il faut que je me livre à vous ! Après tout je ne risque guère, n'ayant plus rien à perdre.

—Rien à perdre et tout à gagner.

XV

Après un moment de silence, le Portugais reprit la parole.

—Je vais commencer, dit-il, par rétablir votre crédit ; ce sera fait comme avec la baguette d'une fée. Cinquante mille francs distribués à vos créanciers, deux chevaux rentrant dans votre écurie et une voiture sous la remise, le tout payé comptant, opéreront ce prodige.

Nous allons remettre votre maison sur le pied où elle était il y a un an et vous redeviendrez le brillant comte Ludovic de Montgarin. Aujourd'hui vous n'existez plus, demain vous ressuscitez et vous reparaissez triomphant.

Vous allez donc reparaitre dans le monde ; mais entendons-nous bien Ludovic, dans le vrai monde. Vous ne connaissez plus celui que vous fréquentiez autrefois. Je vous l'ai dit, vous allez avoir une existence nouvelle ; le changement doit être radical, votre transformation complète.

Vous devez, mon cher comte, vous réhabiliter par une conduite irréprochable. Votre monde vous repoussait, il vous appellera. Les portes qu'on vous a fermées vous seront rouvertes. On vous méprisait, on vous estimera.

Enfin, mon cher Ludovic, il faut qu'on dise de vous partout : "Le comte Ludovic de Montgarin est un bien charmant jeune homme ; c'est un gentilhomme accompli !"

—Décidément, monsieur de Rogas, je crois que vous plaisantez. Ainsi d'un mauvais sujet de mon espèce, vous voulez faire un petit saint ? C'est impossible !

—Allons donc ! Ne dit-on pas qu'un jour le diable c'est fait ermite ?

—A tous mes défauts, ce serait ajouter l'hypocrisie.

—Hé, mon cher, dans tous les temps et dans tous les mondes, les hypocrites, faux bons hommes et tartufes, ont toujours été en majorité, mais, soyez tranquille, votre rôle sera facile, et vous le prendrez tellement au sérieux que votre métamorphose s'accomplira sans que vous vous en aperceviez.

—Je vous laisse parler, de Rogas, car je ne sais plus que dire.

—Naturellement, mon cher comte, il faudra que vous teniez dans le monde le rang qui vous appartient. A propos, vous avez besoin d'un valet de pied ; ne le cherchez pas, je me charge de vous procurer l'homme qu'il vous faut.

Ludovic ne put s'empêcher de rire.

—Vous êtes vraiment étonnant, dit-il, vous parlez de cela absolument comme si nous y étions.

—Ne vous en déplaît, monsieur le comte de Montgarin, j'espère bien que nous y serons dès demain.

—Et de l'argent, monsieur le comte de Rogas ? répliqua le jeune homme d'un ton railleur.

—Que la question d'argent ne vous préoccupe en rien, répondit le Portugais avec son flegme imperturbable, vous en aurez autant qu'il en faudra.

Le jeune homme fit un bond sur canapé. Ses yeux, démesurément ouverts, se fixèrent sur José Basco.

—Hein ! fit-il, vous dites !...

—Que l'argent ne vous manquera point.

—Qui donc me le donnera ?

—Moi.

—Vous savez, de Rogas, je ne comprends pas plus maintenant que tout à l'heure.

Vous êtes un homme tout à fait étrange, je suis forcé de le reconnaître ; mais vous le savez, je suis devenu un peu sceptique. Je ne puis admettre, parce que c'est impossible, que vous agissiez seulement par amitié, par dévouement, quand même vous auriez à votre disposition les trésors de plusieurs nababs. Je devine dès maintenant, vous avez en vue un vaste projet ; pour le mettre à exécution, il vous faut un personnage docile à votre volonté, agissant sous votre inspiration, et c'est moi que vous avez choisi.

Mais ne craignez-vous pas de perdre votre mise de fonds ?

—Non.

—C'est très-bien ; mais si cela arrivait, cependant, par suite de n'importe quel événement imprévu, qu'elle serait ma responsabilité envers vous ?

—Quand vous aurez accepté ce que je vais vous proposer, vous ne pourriez causer un dommage à notre association qu'en cas de défection ou de trahison.

—Je ne suis pas un traître, et si j'entre dans votre combinaison je ne ferai aucune tentative pour en sortir. D'après ce que vous venez de me dire, de Rogas, vous allez avancer une somme énorme.